



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

www.abc-lefrance.com

LA CITÉ DE DIEU

Cidade de Deus
DE Fernando Meirelles
& Katia Lund

fiche film

FICHE TECHNIQUE

BRÉSIL - 2003 - 2h11

Réalisateur :
Fernando Meirelles
Katia Lund

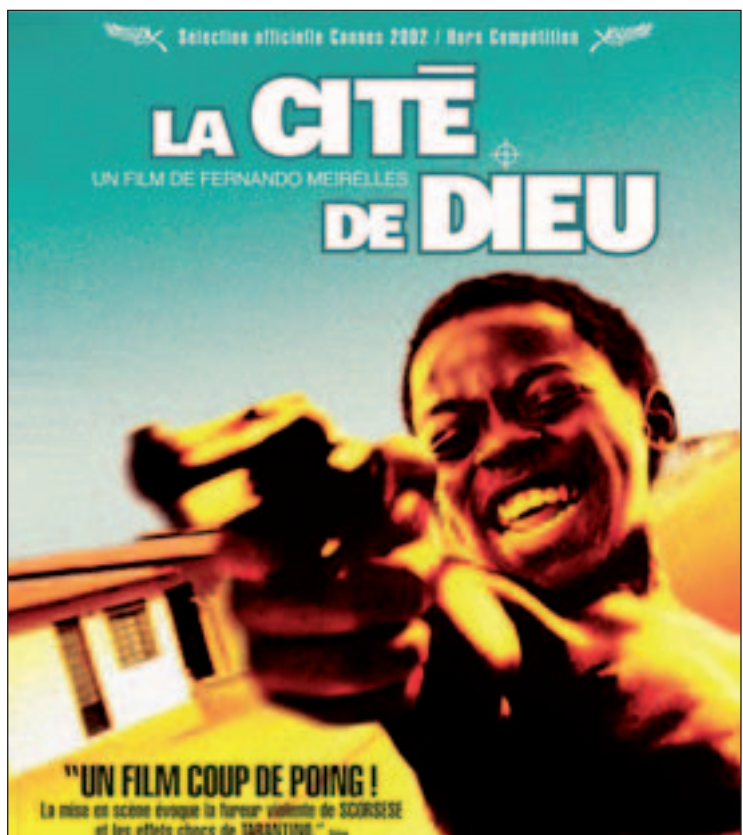
Scénario :
Bráulio Mantovani d'après le
roman de **Paulo Lins**

Image :
César Charlone

Montage :
Daniel Rezende

Musique :
Antonio Pinto
Ed Cortês

Interprètes :
Alexandre Rodrigues
(Fusée [Buscapé])
Douglas Silva
(Petit Dé)
Leandro Firmino Da Hora
(Petit Zé [Ze Pequeno])
Seu Jorge
(Manu Tombeur [Mané Galinha])
Felippe Haagensen
(Bené)



SYNOPSIS Dans une favela qui a vu le jour à Rio de Janeiro dans les années soixante, Fusée est un gamin noir, pauvre, trop fragile pour devenir hors-la-loi, mais assez malin pour ne pas se contenter d'un travail sous payé. Il grandit dans un environnement violent, mais tente de voir la réalité autrement, avec l'oeil d'un artiste. Il rêve de devenir photographe professionnel. Petit Dé, un enfant de onze ans, emménage dans la Cité. Il souhaite pour sa part devenir le plus grand criminel de Rio et commence son apprentissage en rendant de menus services à la pègre locale. Il admire Tignasse et son gang, qui arraisonnent les camions et cambriolent à tout va. Tignasse donne à Petit Dé l'occasion de commettre un meurtre, le premier d'une longue série...

CRITIQUE

Cité de Dieu, peut-être, mais oubliée par les hommes ; favela de la banlieue de Rio érigée à la hâte au milieu des années 60, cauchemar d'urbaniste aux rues de terre battue, qui deviendra peu à peu, par prolifération anar-



chique et insalubre, un coupe-gorge dédaléen. Chaque milieu génère son évolution : Emile Zola lui-même, le Darwin du vérisme, n'aurait pas mieux (ou moins bien) décrit que Fernando Meirelles, cinéaste brésilien, ces vingt années de glissement vers la sauvagerie, vers un état de non-droit, du simple pillage d'intérêt public. (...) Donc, ça commence par les méfaits de la bande à Tignasse - Robin des bois bien innocent, comparé à ce qui suivra -, sous les yeux mi-admiratifs mi-apeurés d'un autre gamin de la cité. Ce dernier, Fusée, va être le témoin privilégié du microcosme en ébullition. C'est lui qui sera notre guide, notre homme chez les Cariocas des "técis", et en contrepoint du tableau criminalo-social se dessine un attachant récit d'apprentissage : Fusée et les femmes, Fusée et les bandits, Fusée et la photo. Puisqu'il répugne à agir - et c'est peu dire que son absence de courage fait de lui notre frère -, Fusée se fera le mémorialiste du bidonville, s'inventant un destin (authentique, lui aussi) de reporter photographe.

Ce qu'il vit, observe, puis immortalise sur pellicule a des raisons de l'effrayer : après la dislocation de la bande à Tignasse, trop tendre, c'est Petit Zé qui devient le caïd. Etrange et forte figure de Joe Dalton misanthrope, qui flingue à tout-va ; à la Cité de Dieu, c'est une constante, plus ils sont petits, plus ils sont teigneux, arbitrairement sanguinaires, méchants par plaisir. Moment quasi insoutena-

ble où, haut comme trois pommes, un enfant est poussé à commettre son premier meurtre. Au terme de la plus violente guerre des gangs, celle qui opposera Petit Zé à Manu Tombeur pour le contrôle de la rue, tout laisse à penser que les plus jeunes, sans le moindre début d'organisation, prendront le pouvoir. **Sa Majesté des mouches** version favelas...

Au festival de Cannes 2002, où **La Cité de Dieu** avait été projeté hors compétition, la mise en scène, riche en effets visuels, avait détonné. Fernando Meirelles est un enfant de la pub et du clip, et il ne résiste pas, ici et là, à des afféteries de style qui peuvent surprendre, voire agacer. Mais passé le premier chapitre - à la narration un peu laborieuse -, cette écriture hachée, speedée reflète à merveille le pouls du quartier, ses accélérations fiévreuses, ses brusques montées d'adrénaline. Mieux, elle accompagne le morcellement du récit, cet entrelacs de personnages qui apparaissent et disparaissent, font la paix un jour, la guerre le lendemain. C'est Fusée qui nous conte l'histoire de la cité, et c'est un récit oral, une épopée à tiroirs, une geste sauvage et embrouillée. Sarabande pleine de fureur, le film finit par se doper lui-même de cette explosion de récits. Dans ses meilleurs moments - une immense fête où meurt, dans la confusion, le bras droit de Petit Zé, plus loin le basculement joyeux de Manu Tombeur dans la délinquance -, il évoque les fresques mafieuses de Martin

Scorsese. **Après Amours chiennes**, du Mexicain Gonzáles Iñárritu, le cinéma sud-américain nous "scotche" à nouveau, en empruntant sa forme au meilleur du cinéma hollywoodien et en l'ancrant dans une réalité locale. Cette mondialisation-là est exemplaire.

Aurélien Ferenczi

Télérama n° 2774 - 15 mars 2003

Avant même d'être sorti dans les salles brésiliennes, **Cidade de Deus** avait déjà fait beaucoup parler de lui. Alors candidat à la présidence, Lula demande à voir le film et se met à en parler dans ses meetings comme la représentation parfaite de ce qui déraile dans le pays, un film sur l'apartheid social, le règne du non-droit et de la violence nihiliste dans les favelas au sein d'une nation parmi les plus inégalitaires au monde. Ne voulant pas être en reste, le président encore en place, Fernando Henrique Cardoso, finira par réclamer à son tour une projection avec quelques ministres à Brasilia. Le film sort fin août (2002) et obtient immédiatement un gros succès, le plus important jamais atteint par une production nationale. Il franchit le cap des trois millions de spectateurs, suscite débats à la télévision, tribunes dans les journaux. Constat social et divertissement. Il faut dire que la **Cité de Dieu** propose un tableau à la fois réaliste et accablant de la vie dans une des favelas de Rio et tend à la société brésilienne un miroir peu flatteur, celle de communautés



de déshérités vivant dans le huis clos panique des banlieues et des ghettos sous le régime de terreur imposé par les gangs et les chefs mafieux dopés au commerce de la drogue. Depuis *Pixote*, la loi du plus faible de Hector Babenco en 1981, film sur un gamin des rues confronté dès 10 ans au crime et à la prostitution, aucun film n'avait réussi à croiser à ce point crudité du constat social et sens de la fiction grand public.

Le film s'inspire d'un livre-fleuve de Paulo Lins paru en 1997, 550 pages, 360 personnages, un document romancé fruit de «trente ans d'observations et de dix ans de recherche», narrant en multiples récits la montée de gangs et de l'insécurité dans les quartiers pauvres. L'écrivain a grandi dans la favela de Rio qui donne son décor à l'action, appelée Cité de Dieu, un endroit créé de toutes pièces dans la brousse, au début des années 60, à une cinquantaine de kilomètres du centre-ville. L'idée était de délocaliser les habitants des bidonvilles installés sur les collines au-dessus des zones chic de Rio en leur donnant des habitations en dur, maisons individuelles ou appartements, dans l'équivalent de nos HLM. (...)

A raison de trente à cinquante familles arrivées par semaine, la cité n'a pas tardé cependant à se remplir, les conditions de vie s'avèrent rapidement moins rêvées que ce que le gouvernement avait promis. Lins écrit : «*Les nouveaux occupants apportèrent les ordures, les boîtes de conserve, les chiens bâtards (...)*,

les revolvers, les représentations d'Orishas entortillées autour du cou (...), les lance-pierres, les revues pornos, les serpilières usées, les ventres béants, les dents cariées, les catacombes incrustées dans les cerveaux...»

Au milieu des années 70, la cité est considérée comme la favela la plus dangereuse de Rio, divisée en deux zones ennemies, terrain d'affrontements sanglants entre bandes bardées d'armes lourdes. Fernando Meirelles a convaincu Paulo Lins qu'il serait l'homme de la situation pour adapter le livre. Il a notamment insisté sur sa volonté de recourir à des acteurs non professionnels, eux-mêmes issus de la réalité des ghettos. Meirelles, 45 ans, vient de la moyenne bourgeoisie de São Paulo. Diplômé d'architecture, il a déjà derrière lui une longue carrière de producteur et réalisateur de télévision et de publicité. Ne connaissant pas personnellement la situation des favelas, il s'est adjoint l'aide de Katia Lund, une Norvégienne qui a signé un documentaire sur le marché de la drogue à Rio, *News from a Private War*, qu'elle a tourné quatre ans durant. Le processus de fabrication du film cherchera constamment à impliquer les gens des quartiers et à s'assurer l'appui des caïds en place, sans quoi rien n'est véritablement possible.

Le film se tourne en huit semaines pour un budget solide (2,9 millions de dollars), mais sans appoint technique important. Les acteurs n'ont pas de scénario, ils mettent en application le tra-

vail d'improvisation mené pendant six mois au sein d'un atelier mis en place par la production. Un gros effort de postproduction numérique avec le chef opérateur Cesar Charlone permet ensuite au cinéaste d'obtenir une image plus sophistiquée. L'énergie du filmage à l'épaule, la fraîcheur des jeunes acteurs et un montage survolté (un peu trop parfois, Meirelles reconnaît avoir coupé quarante-cinq minutes d'un premier montage) ont permis en définitive l'accomplissement d'un film qui surprend sans cesse le spectateur par la richesse furieuse de la narration et la clarté des enjeux.

(...) Taxé par la frange la plus cinéphile des critiques brésiliens de film «juste bon à faire vendre du pop-corn», accusé par un proche de Paulo Lins, l'anthropologue Alba Zaluar, de donner du Brésil une vision stéréotypée d'une violence aveugle impliquant des enfants abandonnés, sans foi ni loi, la *Cité de Dieu* est le genre de truc parfois un peu trop flashant et speed pour ne pas avoir envie de lui donner tort. N'empêche, le film, rythmé, agressif, glamour (la période seventies est particulièrement réussie), ne lâche pas prise facilement et ne se laisse pas dévorer par ces apparentes faiblesses. Entre *La Haine* version brésilienne et un *Gangs of Rio* scorsésien, ni film d'auteur au sens classique ni adaptation sans âme d'un best-seller, c'est un outsider percutant.

Didier Péron
Libération 12 Mars 2003



CINÉMA[s] LE FRANCE

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France,
qui produit cette fiche, est ouvert au public
du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30
et le vendredi de 9h à 11h45
et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com

Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com



ENTRETIEN

AVEC LE RÉALISATEUR

aden : Comment avez-vous adapté ce livre, qui se déroule sur trente années, avec une multitude de personnages, et montre la montée de la délinquance et du trafic de drogue dans la Cité de Dieu, la Cidade de Deus, favela de la périphérie de Rio ?

Fernando Meirelles : Le livre n'a pas de structure : c'est plutôt une succession d'épisodes mettant en scène à chaque fois un personnage différent. Nous avons donc eu l'idée de partager l'histoire en trois parties - les années 1960, 1970 et 1980 - reliées par un fil rouge, - le personnage de Fusée, qui, dans le livre, n'existe que sur une quinzaine de pages.

Quand on traite de la violence, jusqu'où peut-on aller ? Il y a plusieurs scènes très dures, notamment celle où les adolescents obligent de plus jeunes qui veulent entrer dans leur bande à tirer sur de tout petits enfants ?

J'ai toujours essayé d'en montrer le moins possible. La violence est dans la tête du spectateur, pas sur l'écran... Pour être honnête, cette séquence-là continue dans le livre, l'un des ados revient sur ses pas et tue le petit garçon... Nous avons tourné la scène, mais au montage, nous avons pensé qu'il était impossible de laisser ça. Mon monteur a même menacé de démissionner ! Je précise que cette scène ne sera pas non plus dans le DVD !

Le constat que dresse votre film est d'un désespoir total ?

Je crois qu'aujourd'hui la situation est encore pire que dans les années 1980. Il y a environ 150 favelas à Rio et trois chefs en contrôlent une cinquantaine chacun, 15 000 enfants travaillent pour les dealers... Même si la police arrête un chef, ça ne change rien. Le jour d'après il y a un remplaçant : le roi est mort, vive le roi !

Pourquoi avoir choisi majoritairement des non-comédiens ?

Paul Lins, l'auteur, a grandi à la Cidade de Deus. Il a mis huit ans pour écrire son livre. Et il raconte que parfois, un personnage passait sous sa fenêtre et il descendait lui parler pour remonter ensuite écrire ce qu'il avait entendu. C'est vraiment un livre écrit de l'intérieur ; je voulais la même sensation pour le film. J'ai donc choisi de tourner en décors naturels - à la Cidade de Deus et dans un autre quartier - et de travailler avec des garçons qui connaissent bien la situation... Ils jouent leur propre vie, ou celle de gens qu'ils ont connus. Nous avons fait toutes les répétitions en improvisation. Si vous comparez le scénario et le film, 30 % de ce qu'ils disent était écrit, tout le reste, ils l'ont créé... (...)

Propos recueillis
par Isabelle Danel
<http://aden.lemonde.fr>

BIOGRAPHIE

(...) C'est à la fin des années 80 que Fernando Meirelles troque la vidéo contre la pellicule et devient l'un des réalisateurs publicitaires les plus célèbres de son pays. En 1996, il co-réalise son premier long métrage **O menino maluquinho**, une comédie familiale, puis **Domesticas** en 1999 sur la vie quotidienne de cinq femmes de ménage à Sao Paulo. Son troisième film intitulé **La Cité de Dieu** où il aborde de manière réaliste la violence des favelas remporte un très vif succès dans son pays et reçoit les Grands Prix brésiliens des meilleurs film et réalisateur en 2002.

www.allocine.fr

FILMOGRAPHIE

Longs métrages :

O menino maluquinho	1996
Domesticas	1999
Cidade de deus	2002
La cité de Dieu	
The Constant gardener	2005

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°497/498, 504
Cahiers du Cinéma n°578
Fiches du Cinéma n°1660/1661